

Comment mon mari
et moi avons failli sauver
notre mariage

Du même auteur

Innocente

Éditions de l'Olivier, 2000

DOMINIQUE SOUTON

Comment mon mari
et moi avons failli sauver
notre mariage

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2. 87929. 950.1

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2001.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Frères, je dois vous le dire : le temps est limité. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'avaient pas de femme, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui sont heureux, comme s'ils n'étaient pas heureux, ceux qui font des achats, comme s'ils ne possédaient rien, ceux qui tirent profit de ce monde, comme s'ils n'en profitaient pas. Car ce monde tel que nous le voyons est en train de passer. »

Lettre de saint Paul Apôtre
aux Corinthiens (7, 29-31)

Mon mari, Johnny Depp et moi

« Direction Rouen-les-Essarts, puis Rouen-Parc Expo. Traverser tout Rouen. Passer dessus puis dessous le pont Guillaume-le-Conquérant. »

C'est le week-end.

Passer dessus puis dessous le pont Guillaume-le-Conquérant, je répète, en articulant, dans l'espoir qu'une diction claire apporte un peu de lumière à la photocopie sombre du plan. Autre chose semble cependant préoccuper mon mari. Il se masse les maxillaires, fait rouler sa mâchoire inférieure, et, les yeux fixés sur la route, me pose la question suivante :

C'est quoi un paradigme ?

Précise que le terme connaît une inflation galopante dans le monde de l'entreprise, doute cependant que ses collègues l'emploient à bon escient, qu'ils sachent ce qu'il veut dire.

Ce sont ses premiers mots depuis Paris.

Avant que je réponde, il sort son portable de la poche (c'est un vibreur), fait : Oui, veut savoir de quelle sorte de contrat il s'agit, demande l'âge de la fille, sa nationalité, si elle est seule, quel est son point de chute en France, parle de « décompensation » et propose une « évasan » (« évacuation sanitaire »). J'en profite pour laisser mon regard s'échapper sur le bas-côté.

Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demande-t-il une fois le vibreur de nouveau dans la poche contre son aine. Je devine qu'il a déjà oublié sa question précédente et fait maintenant allusion à la scène de la veille. Alors que nous mangions des raviolis chinois et du riz cantonais, mon mari avait voulu savoir si j'avais eu une aventure.

La question m'avait fait rire.

J'avais répondu avec franchise et bonne humeur.

Ainsi la vie était-elle bien ce choix éternellement reconduit, cet espace ouvert des infinis possibles ?

Mon mari avait laissé tomber sa fourchette dans l'assiette où petits pois vert prairie et bouts d'omelette jaune d'or ponctuaient un riz blanc et luisant – opposant à ma joie une fin de non-recevoir qui m'avait plongée dans la perplexité.

Je regarde la route. Sourire aux lèvres, je nous imagine dans le futur comme les meilleurs amis du monde,

avec nos nouveaux conjoints et nos nouveaux enfants : nos conjoints seraient amis, les enfants riraient aux éclats, j'embrasserais alors furtivement mon nouveau... , me ravise et, les yeux sur les bâtiments industriels et les logements tristes de la périphérie, dis qu'un paradigme est cet axe vertical sur lequel les unités sont en position de substitution. Le paradigme, c'est le moment du choix, de la sélection entre des entités en concurrence. À la différence du syntagme, axe horizontal, combinaison de ces entités entre elles.

J'ai fait des études de linguistique.

Mais ce n'est pas cette définition du mot paradigme qu'il attend. Mon mari débouche le tube de Lexomil qui roule sur le tableau de bord, contre le pare-brise. Je me promets de regarder pour lui dans un dictionnaire, sans être sûre cependant que le dictionnaire atteste de ce qui n'est peut-être qu'un effet de mode.

« Traverser tout Saint-Vaast, cinq cents mètres après l'église, à Glatigny, tourner à gauche à l'abribus, faire deux cents mètres : l'entrée est au bout. » Nous sommes les premiers au gîte accessible handicapés. M. et Mme Ballu nous attendent sur le seuil, à côté de leur monospace bleu métallisé. Mme Ballu – bien que, je le lui rappelle, nous ayons déjà loué le gîte – me précède à l'intérieur pour la visite, sorte d'état des lieux informel.

Salon : billard (Mme Ballu précise le nombre de boules), canapé-lit (2 pers.), TV/magnétoscope ; salle à manger : tables, chaises, vaisselle 25 pers. ; cuisine : lave-vaiss., lave-linge (table + fer à repass.), réfrig., congel., micro-ondes, four élect. mult. fonct. pyrol. (je me demande ce qu'est un four à pyrolyse), plaques élect., robot. élect., deux cafetières élect., cocottes-minute, faitouts, poêles, plats inox, saladiers ; W-C indépendants ; salle d'eau handic. : deux douches, deux lavabos, W-C, salle jeux : nbx jouets + jeux soc. + deux lits une personne.

Mme Ballu insiste sur l'avantage des jeux les jours de pluie, montre la porte neuve qui donne dans le jardin. La porte est vitrée. J'avoue ne pas me souvenir de l'ancienne. Mme Ballu m'entraîne à l'étage (chambre n° 1 : lit deux pers. + lit bébé, chambre n° 2...), et me dit, comme elle l'avait déjà fait la première fois, de ne pas hésiter à leur signaler mobilier ou appareils électroménagers qui se révéleraient défectueux.

Puis elle me confie les clés et je les raccompagne à leur voiture. J'apprends que les parents de Mme Ballu, âgés de quatre-vingts et quatre-vingt-deux ans, ont traversé la France en attelage cet été. Je me fais décrire l'attelage : une roulotte traînée par un cheval de trait, sponsorisé par une société de granulés alimentaires pour animaux. Je manifeste une admiration d'autant plus

vive que je veux compenser l'absence de mon mari à mes côtés. Il est resté dans la voiture garée sur le gravier face à un champ en friche.

Mme Ballu, portière ouverte, me lance : On est entreprenant, mais on a de qui tenir ! M. Ballu s'inquiète de l'heure à laquelle nous quitterons le gîte dimanche, car le ménage doit être fait lundi pour les handicapés. Il précise que les handicapés viennent souvent en semaine. Et encore qu'ils travaillent beaucoup avec les handicapés.

J'agite la main en direction de la vitre arrière, le monospace sort de mon champ de vision, tandis qu'un autre véhicule apparaît sur le chemin.

Ce sont les premiers de nos amis.

Tous les autres suivront, remplissant la maison de leurs bagages et de leurs voix. Il y en a dans le salon-billard, dans la salle à manger 25 pers. et la cuisine, dans les escaliers et dans les chambres aussi. Chambre n° 5 (lit deux pers. + deux lits une pers. + lit bébé), mon mari dort tout habillé sur le couvre-lit imprimé toile de Jouy, recroquevillé sur lui-même. Je pourrais lui mettre une couverture, ou lui faire un baiser sur la joue, mais les rires en bas m'appellent et j'oublie.

Au dîner, une de nos amies raconte qu'elle a rêvé de Johnny Depp. Il allait mourir et elle devait s'occuper de

lui les trois derniers jours qu'il avait à vivre. Je m'écrie alors que je donnerais tout pour rêver de Johnny Depp.

À moins que je ne dise : pour mourir avec Johnny Depp.

J'insiste : j'adore Johnny Depp.

Je raconte que j'ai même acheté une photo, un portrait pris à Cannes, au 51^e Festival du film. Une boutique offrait en devanture des clichés des marches du palais. Je décris Johnny, mal rasé, une petite cicatrice sur le front, deux cernes légers visibles sous le flash, une rougeur diffuse dans l'ouverture de sa chemise de soie grise à bouttonnière masquée par un discret volant plat. Je parle de la peau de Johnny, mate, épaisse, à tendance grasse, et, pour les en convaincre, fais glisser la pulpe de mon pouce sur celle de mon index. Je dis que parmi les clichés, il y en avait de Johnny Depp et Kate Moss.

Car, je le rappelle, il était encore avec Kate Moss.

Je suis obligée de préciser qui est Kate Moss (un top model de 1,69 mètre, que les ligues de parents américains bien-pensants ont accusée de pousser leurs enfants à l'anorexie). Sur la photo Kate et Johnny se tenaient la main, les doigts entrelacés. On verrait plus tard des photos de Johnny Depp et Vanessa Paradis se tenant de la même façon. Kate et Vanessa présentaient d'ailleurs les mêmes traits distinctifs ; petites, minces, cheveux longs, une beauté de femme-enfant, elles entraient dans

le même paradigme (avant que Kate ne se fasse couper les cheveux et ne prenne quelques kilos sous l'œil bienveillant des rédactrices de mode). Vanessa appelait Johnny son « amoureux » : le terme, comme celui de paradigme, connaissait depuis une véritable inflation dans la presse, et Johnny aurait déclaré qu'avant de connaître Vanessa, il était dans le brouillard.

J'étais, moi-même, étonnée de disposer d'autant d'informations.

Au lit, mon mari et moi restons côte à côte sans nous toucher. La respiration chaude des enfants humidifie la pièce. Je m'approche. Mon mari refuse que je prenne son sexe entre mes doigts. Je comprends qu'il souffre et, sans me vexer, me tourne simplement de l'autre côté. Au milieu du Velux, une lune ronde et pleine diffuse une lumière quasi fluorescente.

Le lendemain matin, après le déjeuner, un de nos amis, au retour d'une petite promenade avec mon mari, me propose de faire à mon tour une promenade. Le gravier crisse sous nos pas. Il veut me parler. C'est la route.

Laurent me dit que mon comportement est humiliant.

Comme j'ai l'air de ne pas comprendre, il rappelle ce que j'ai dit la veille sur Johnny Depp. Je riposte, c'est Élodie qui a commencé, je n'ai parlé de Johnny Depp

que pour les faire rire ; d'ailleurs, je me fous de Johnny Depp. Je préfère de beaucoup Jared Leto.

Laurent ne connaît pas Jared Leto.

Je le rassure, personne ne connaît Jared Leto, héros d'une série pour ados diffusée le mercredi en fin d'après-midi. Jean déchiré, chemise à carreaux superposée à un tee-shirt dont les manches dépassent, mince, épaules légèrement voûtées, démarche nonchalante, cheveux fins et blonds... Jared ressemble à Kurt Cobain. Mais Laurent se fout de Jared Leto comme de Kurt Cobain, il veut simplement me faire entendre que je ne peux parler comme ça vu les derniers incidents entre mon mari et moi. Nous arrivons devant une maison coquette – rideaux et géraniums aux fenêtres. Et, puisque c'est un cul-de-sac, revenons sur nos pas.

Laurent dit qu'il me connaît bien.

Je reproduis toujours le même schéma : dès que j'ai acquis une structure, je n'ai de cesse de la faire voler en éclats. Je proteste, il poursuit. Je peux, bien sûr, quitter mon mari, nouer une relation nouvelle avec quelqu'un que je quitterai bientôt... jusqu'à ce que je sois vieille et moche, pour finir ma vie dans la tristesse et la solitude. Les yeux au ciel, les poumons pleins d'un air frais, humide et matinal, je ris : l'idée vient en effet de me traverser que je resterai par miracle éternellement jeune et belle !

Il y a une autre solution, continue Laurent : Que tu cherches à trouver la curiosité, le désir de redécouvrir celui qui est en face de toi (mon mari). Laurent est ethnologue, et ses longues années d'études et son expérience sur le terrain lui ont appris qu'il n'est d'autre état des choses que relationnel. Il n'y a pas de A ni de B, mais seulement A dans sa relation à B.

Et réciproquement.

La route est bordée de platanes, nous passons de la lumière à l'ombre ; un pas et je saisis la pensée de Laurent, un autre pas et je la perds : Le problème, c'est que tu te considères comme un noyau dur, inattaquable, tu refuses de mettre en question ce que tu considères comme l'intégrité de ta personne. Laurent veut-il dire que A, dans sa relation à B, doit accepter de dissoudre son identité ?

Pour être, faut-il ne pas être ?

Ma jambe fléchit sous moi et je me rattrape à son bras. Quand j'ai retrouvé mon équilibre et enlevé ma main, la formulation de ma pensée m'a échappé ; je décide de ne pas chercher à la rattraper, relève les yeux sur le ciel, inspire à fond l'air frais.

Il y a un bar-tabac-épicerie à Tôtes.

Une affiche annonce un barbecue et demande aux personnes intéressées de s'inscrire dessous. Un homme

est au comptoir. À part lui et nous, il n'y a personne. La patronne va chercher la cafetière dans la cuisine, située entre le bar et l'épicerie. Je glisse un franc et sélectionne un disque. Un titre des Infidèles qui avait bien marché dans les années 80. La patronne connaît bien les Ballu. Ils ne possèdent pas moins de trois ou quatre gîtes dans le coin et travaillent beaucoup avec les personnes à problèmes.

Elle ne dit pas « handicapés ».

Laurent et moi baissons la tête pour passer la porte, l'église se dresse devant nous ; un joli petit cimetière lui est contigu et les pierres tombales brillent sous le soleil matinal.

Dans le salon les enfants entassés sur le canapé-lit deux pers. ont les yeux tournés vers la télévision. L'un hurle que ce n'est pas *La Petite Sirène*, et pour cause, puisqu'il s'agit d'un avatar intitulé : *La Petite Sirène, ballerine sous-marine*. Les adultes, quant à eux, ont décidé que nous irions à la mer à Dieppe (34 kilomètres). Sur la table de billard, traîne un classeur de documentation sur la région : chemins de randonnée, base nautique, golf, pêche au lac, pêche en rivière, parc d'attractions, zoo, musée automobile, musée des sapeurs-pompier, musée de la mer, route « pomme et cidre »...

Le classeur exhale une odeur de moisi.

Je le range sur une étagère, à côté d'une pile de magazines de mots fléchés et d'un dictionnaire. À « paradigme », je trouve : « 1° : ensemble des termes qui vient figurer en un point de la chaîne parlée, axe des substitutions. 2° : mot-type qui est donné comme modèle pour une déclinaison, une conjugaison. *V. exemple, modèle.* »

La route pour la mer est longue, beaucoup plus longue que les 34 kilomètres prévus. Le ciel est parfaitement bleu, l'herbe étonnamment verte, le soleil ardent. Au milieu d'un village (j'ai des difficultés à concevoir qu'un si petit groupe d'habitations puisse avoir une vie propre), dans le carré de son jardin (terrain clos où sont cultivés quelques végétaux d'agrément), une femme en maillot de bain, étendue sur un lit pliant, expose son dos au soleil ; à la sortie du village, des vaches paissent dans un champ ; l'une d'elles, à l'écart, dort sur le flanc.

Je dis que la Normandie offre un paysage doux et paisible.

Mon mari, sans me regarder, droit sur son siège, près du volant, rétorque que non, il le trouve tragique. Un monument de ciment gris érigé au centre d'une clôture, entouré de géraniums rouges, vient confirmer ses dires. Une plaque fait savoir qu'ici des hommes sont tombés pour la patrie.

Il semble que nous nous soyons trompés de route et, à hauteur d'un établissement spécialisé pour handicapés (un panneau avec un fauteuil roulant indique la direction à suivre), nous rebroussons chemin ; les autres voitures font de même après nous. Les enfants se plaignent d'avoir chaud. Dans le champ, la vache est toujours là, allongée de tout son long, le cou et la tête projetés en arrière. Le lit pliant est vide, la femme a disparu.

Sans savoir s'il s'agit bien de Dieppe, nous nous arrêtons à la première plage – ou plutôt le premier bord de mer – en vue. Pour tout aménagement, un bar avec terrasse (parasols jaunes) et un marchand de glaces (congélateur couvert de décalcomanies) plaqués à la falaise. Une vaste étendue de galets se déroule au-dessous d'une berge du même gris que les galets. L'un de nous demande à la ronde qui a vu la vache morte sur le bord de la route.

Mon mari se déshabille, laisse tomber ses vêtements sur les galets, et décide de se baigner nu. À côté de nous, une mère enduit ses enfants de crème solaire. Plus loin, d'autres parents avec leur progéniture. Mon mari fait mine de s'en aller très loin dans l'eau. Tout le monde le regarde s'éloigner vers un point connu de lui seul, à l'horizon.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2001. N° 309 (00000)